

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 44

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: M.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un arrosoir à la queue d'un chien, qui franchissait comme l'éclair les diverses rues de la ville, en poussant des hurlements lamentables.

Tout cela démontre que notre peuple, après avoir été témoin des scènes de la Révolution française, de l'invasion des Français, de la campagne du Valais, des guerres de l'Empire, du passage des alliés, avait conservé une insouciance profonde, une jovialité grossière. A ses yeux, toutes ces calamités n'avaient été qu'affaires des grands ; c'était l'histoire des princes et non celle des peuples.

C'est sans doute par suite de ce même genre gouailleur qu'on avait l'habitude de suspendre une chandelle allumée à la porte des magasins qui s'ouvraient trop tard le matin.

* * *

Mais suivons le cours des choses. Il y avait tendance à mieux. Une société d'artisans, M^{me} Muller, dont le mari était coiffeur où est aujourd'hui le café de la Banque, M. Aare, commis de la librairie Knab, et d'autres encore, se réunirent pour jouer *Zaïre* au théâtre de Lausanne. La représentation fit grand bruit ; on s'indigna que des gens de cette classe se permissent de jouer *Zaïre* ; on fit des parodies de la pièce, des récits incroyables et tel que celui-ci : M. Aare, jouant le rôle d'Orosmane, disait : « Vous pleurez, Zaïre ! » et M^{me} Muller, qui tenait le rôle de Zaïre, répondait : « Je le crois bien, vous m'avez mis le doigt dans l'œil. »

Le formalisme pédant publia, quelque temps après une chanson annonçant qu'on allait jouer le vaudeville, spectacle *fort moral*, et là-dessus suivaient toutes les exagérations contre ce genre de spectacle, et une allocution décourageant les mères d'y conduire leurs filles. Le théâtre alla son train quand même ; on y joua la comédie, l'opéra, entre autres : *Joseph en Egypte*.

Cela dura jusqu'au moment où la Municipalité jugea que le local n'était pas suffisamment solide et avait besoin d'un agrandissement. On transporta provisoirement le spectacle au Casino, où les troupes jouèrent pendant deux hivers, après quoi la salle de Martheray fut rouverte. Mais les taquineries reparurent. A la suite d'un vaudeville, intitulé : *Gilette de Narbonne*, il fut décidé que les pièces seraient préalablement soumises à la Municipalité. Dès lors on donna sur le nouveau théâtre, la *Pie voleuse*, le *Pré aux Clercs*, *Fra Diavolo*, la *Dame blanche*, etc.

J. Z.

(A suivre.)

Les proverbes que nous employons tous les jours étaient déjà, pour la plupart, monnaie courante au quatorzième et au quinzième siècles. La forme seule a plus ou moins suivi les variations de la langue ; le fond est resté le même. Citons à l'appui quelques exemples intéressants tirés d'écrivains du moyen âge.

Dans l' « histoire du Chevalier de Coucy » :

« Li lieu (les lieux) en ont fait maint hardi. »
Aujourd'hui : « L'occasion fait le larron. »

Uns seulz biens aquis loiaument (loyalement)
Vaut plus que cent mil autrement.

Ce qui revient à : « Bien mal acquis ne profite jamais. » « A bon entendeur, salut » est, dans le *livre du très chevalereux comte d'Artois* : « A bons entendeurs pou (peu) de langaige souffy (suffit) ». La belle maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » se retrouve dans un fabliau : « Fai que dois, aviegne (advienne) que puet (peut). » Le satirique Rutebœuf (XIII^e siècle) nous fournira des adages tels que ceux-ci : « Li abis (l'habit) ne fait pas l'ermite. » Et encore : « Tout n'est pas ors (or) qu'on voit luire. » Consultons le *Roman du renard*, cette épopée satirique où tout le moyen âge défile sous la forme burlesque d'animaux vivant en société : « De deux max (maux) prent-on le menor (de deux maux il faut choisir le moindre). » « Tant va pot à l'ève (eau) que brise (tant va la cruche à l'eau, qu'elle se brise.) »

Il est intéressant de voir le bon sens populaire changer si peu d'expression depuis ces temps reculés. Ces exemples suffisent pour établir la réalité du fait. Remontant ainsi dans le passé, nos proverbes ont donc des titres de noblesse qu'on leur suppose rarement.

M. H.



Le morceau de patois qu'on va lire est peut-être une des plus charmantes productions de la plume de notre aimable et fidèle collaborateur. A la forme correcte et facile, il a su associer une saine et intéressante leçon de morale, qui s'adresse à toute famille et à laquelle les circonstances politiques que nous traversons donnent une saisissante actualité.

Le dou Valets.

(Fâblia.)

Un hommo dè tsi no s'étai met ein mènadzo ;
L'avai bin à sèlao et maison ào veladzo,
Bons brès et bon crédit, suti, pllien dè bon san,
Ye poivè s'eindroumi sein couson dè la fan.
Dou valets, bio lurons, cocolà pè la mère
Etiont fort deledzeint po sécondà lo père :
Lè z'amavè ti dou, sein que ien aussè ion
Que sài lo préférà. Ne fasai too à nion.

Viqueçont coumeint dai bons frèrès,
L'amàvont tant, mà tant, l'hotò.
Que lè maisons étiont bin rârès
Iò fasai pi lo quart se biò.

L'aviont on grand troupé, prào tsèvaux et prào terra.
Et dein cé gros trafi, jamé n'iaivai dè guierra ;
Quand lo père avai de ! « Ye foudra fèrè cein ! »
Le valets, sein ronà, lo fasont lestameint.
Assebin la maison, à grand trein, prospèravè
Et se, prés dào guelion, lo père sè bragravè,
C'est que l'avai dè quiet, kà se l'aviont prào pan,
S'étiont demèzézi po l'avai su lo lan.
L'étiont dein lo bounheu : tot lo bon rein, dè crouïe,
Cabosse, ardzeint, santé, bon renom et honneu !
Que volliài-vo dè pllie ? Nion-cein atant dè dzouïe,
Lo paradis étai tsi leu

Quand pe tà, ti lè dou, euronf fenna, marmaille,
Eintrè lè dou z'hotò, mettiront 'na mouraille,